La Chine du XXe siècle en révolutions – VII – Annexe 5 : Paysannerie, femmes, formations sociales et fondements d'un processus de révolution permanente

samedi 31 mars 2012, par ROUSSET Pierre (Date de rédaction antérieure : 18 août 2008).

La Révolution chinoise a été l'occasion – à l'époque même et durant les décennies qui ont suivi – de nombreux débats d'orientation politique. Ces débats avaient été assez largement repris dans les cours présentés à l'Institut International de Recherche et de Formation (Amsterdam) et dans les deux *Cahiers* [1] publiés en 1986 et 1987.

La présente étude, de 2006, ne s'attache pas aux polémiques des années 1920-1940 ou à l'analyse les leçons stratégiques de l'expérience chinoise. Il nous a donc semblé utile de publier quelques annexes réunissant chaque fois les parties des *Cahiers* de 1986-1987 traitant d'une même question politique. En effet, le plan de ces *Cahiers* étant avant tout historique, les thématiques tactiques ou stratégiques y apparaissent de façon dispersée, récurrente, réactualisées de chapitre en chapitre.

Les textes sont repris tels qu'ils ont été écrits en 1986 et 1987, sans modifications, même si les sujets traités mériteraient d'être retravaillés en intégrant les nouvelles études publiées ces vingt-cinq dernières années. Ces deux *Cahiers* sont eux-mêmes mis en ligne dans leur mouture initiale sur ESSF [2].

Sommaire

- 1926-1927 : paysannerie, (...)
- Années 1930-1940 et contrainte
- L'administration révolutionnai
- 1945-1949 : La conquête (...)
- Retour sur la formation (...)

Dans une précédente annexe [3], le processus de la révolution permanente a été abordé sous l'angle des alliances politiques et du front uni en rapport à la lutte des classes. Nous y revenons ci-dessous sous l'angle, cette fois, de ses fondements sociaux et des formes spécifiques qu'il a épousées en Chine. Cinq questions sont plus particulièrement traitées : l'évolution de l'analyse maoïste et de la politique du PCC, la paysannerie, l'émancipation féminine, les contraintes historiques, la dynamique révolutionnaire d'ensemble.

Ces extraits se contentent souvent de souligner la complexité des structures rurales ou urbaines issues d'une histoire longue et de l'impact contrasté du développement inégal à l'époque moderne, sans prétendre offrir de classification des formations sociales dans les pays « dépendants ». On y trouve cependant quelques concepts théoriques que je n'utiliserais plus aujourd'hui, en partie pour des raisons de « pédagogie » – comment expliquer encore qu'une « dictature » (dans « dictature du

prolétariat ») peut être un régime forgeant une démocratie ? –, mais plus substantiellement parce que ces concepts (comme « Etat ouvrier ») obscurcissent plus qu'ils ne clarifient les contradictions à l'œuvre dans une période de bouleversements révolutionnaires. Comme dans le reste du texte, j'ai néanmoins laissé l'analyse en l'état, sans tenter de l'actualiser, me contentant d'introduire une ou deux notes qui renvoient à des textes plus récents dont l'objectif est de présenter l'évolution de mes conceptions en ces domaines.

Vu l'axe d'écriture des *Cahiers* d'Amsterdam, les questions de fonds sont souvent introduites à travers le prisme des écrits de Mao ou de la politique du PCC : il s'agissait en effet de comprendre (entre autres) le maoïsme. Ces primes sont utiles à la question qui nous intéresse ici tant la formation d'une pensée tournée vers l'action militante – ou les difficultés de mise en œuvre d'une politique révolutionnaire – sont éclairantes.

1926-1927 : paysannerie, émancipation

« Tout le pouvoir aux associations paysannes ! » ou le point de vue révolutionnaire

Mao, de famille paysanne, retrouve les problèmes du monde rural quand il devient, en 1926, directeur de l'Institut des cadres du mouvement paysan organisé à Canton par le Guomindang. Il reprend alors en charge le travail communiste à la campagne engagé initialement par Peng Pai, le premier directeur de cet institut.

Dès 1922, Peng Pai avait fondé des associations paysannes dans son district natal de Haifeng (Guangdong). De 1924 à 1927, il est responsable provincial, puis national du Guomindang et du PCC, spécialisé dans les questions rurales. Fin novembre 1927 et début 1928, il anime les fameux « Soviets de Hailufeng ». Il est exécuté en 1929 à Shanghai, par le Guomindang [4].

« *Qui est notre ennemi ? Qui est notre ami ?* » demande Mao en 1926 dans son « Analyse de toutes les classes de la société chinoise ». Il ajoute : « *Celui qui ne sait pas distinguer clairement ses ennemis de ses amis ne saurait être un révolutionnaire, mais en même temps les distinguer n'est pas du tout chose facile* ». C'est un texte intéressant, transitoire. La veine révolutionnaire est ardente, l'engagement communiste affirmé, mais la démarche garde des accents très populistes, gauchistes.

Les classes et les processus révolutionnaires sont présentés comme quasi identiques, que l'on parle de la campagne ou de la ville, de la Chine ou de l'Europe : « *Dans n'importe quel pays, où que ce soit sur terre, il y a trois catégories de gens : les catégories supérieures, moyenne et inférieure. Si nous analysons les choses en détail, il y a cinq catégories : grande bourgeoisie, moyenne bourgeoisie, petite bourgeoisie, semi-prolétariat et prolétariat (…). Ces cinq catégories ont chacune une position économique et une nature de classe différente. Par conséquent, elles adoptent des attitudes différentes à l'égard de la révolution, consistant à s'opposer à la révolution, à s'opposer à moitié à la révolution, à observer la neutralité à l'égard de la révolution, à participer à la révolution, ou à être la force principale de la révolution* ».

« *L'attitude des diverses classes de la Chine à l'égard de la révolution nationale est à peu près identique à l'attitude des diverses classes de l'Europe occidentale à l'égard de la révolution sociale. Cela semble étrange, mais en réalité ce n'est pas étrange du tout. Car au fond la révolution actuelle est une, ses buts et ses techniques sont partout semblables, le but étant de renverser l'impérialisme*

capitaliste mondial, et la technique étant l'union des peuples et des classes exploitées pour mener la guerre ; c'est là que réside la plus grande particularité qui distingue la révolution actuelle de toutes les autres révolutions de l'histoire ».

Et Mao conclut en ces termes : *« Qui est notre ennemi ? Qui est notre ami ? Nous pouvons maintenant répondre. Tous les militaristes, bureaucrates, compradores [5], grands propriétaires fonciers, intellectuels réactionnaires, qui constituent ce qu'on appelle la grande bourgeoisie chinoise, et qui ont partie liée avec les impérialistes, sont nos ennemis, nos vrais ennemis. Toute la petite bourgeoisie, tout le semi-prolétariat et le prolétariat sont nos amis, nos vrais amis. Quant à la bourgeoisie moyenne, vacillante et incertaine, son aile droite doit être considérée comme notre ennemi ; même si elle ne l'est pas maintenant, elle le sera bientôt. Son aile gauche peut être notre ami — mais il ne s'agit pas d'un vrai ami, et il faut sans cesse prendre des précautions à son égard. Il ne faut pas lui permettre de jeter la confusion dans nos rangs ! Combien sont nos véritables amis ? Ils sont 395 millions. Combien sont nos véritables ennemis ? Ils sont un million. Combien sont ces gens au milieu, qui peuvent être soit nos amis, soit nos ennemis ? Ils sont 4 millions. Même si nous ajoutons ces quatre millions à nos ennemis, cela ne fait au total qu'un bloc d'à peine 5 millions qui ne saurait certainement pas résister à un éternuement de 395 millions de gens. »*
« 395 millions, unissez-vous ! » [6]

Mao reprend contact avec les luttes rurales de sa province natale. En février 1927, il écrit son *Rapport sur une enquête à propos du mouvement paysan dans le Hunan*, qui enthousiasma Victor Serge. Il salue la révolution paysanne et avance le mot d'ordre « Tout le pouvoir aux associations paysannes ! », décrivant leur puissance nouvelle, là où l'autorité des notables a été renversée : *« On consulte désormais les associations paysannes, même pour les bagatelles comme une dispute entre mari et femme. Aucune affaire ne se règle en l'absence de l'association paysanne. Un représentant de l'association paysanne peut raconter n'importe quoi, c'est quand même sacré. A la campagne, les associations paysannes exercent leur autorité littéralement dans tous les domaines ».*

Et Mao engage la polémique contre ceux qui — dans le Guomindang mais aussi dans le PC — trouvent que les paysans vont trop loin : *« …la réalité c'est que… les larges masses paysannes se sont soulevées pour accomplir leur mission historique ; les forces démocratiques dans les campagnes se sont soulevées pour y renverser les forces féodales. Et le renversement de ces forces féodales constitue le but véritable de la révolution nationale (…) Tous les camarades révolutionnaires devraient savoir que la révolution nationale exige un grand bouleversement à la campagne. La révolution de 1911 n'a point été accompagnée d'un tel bouleversement, et elle a donc échoué. Un tel bouleversement existe maintenant, et c'est un facteur important dans l'accomplissement de la révolution. Tous les camarades révolutionnaires doivent appuyer ce bouleversement ; sinon, ils s'opposent à la révolution… »*

« … Il est vrai que dans les villages, les paysans créent un peu de "désordre" (…). La révolution n'est pas un dîner entre amis, ce n'est pas comme si on écrivait un essai, peignait un tableau ou brodait une fleur. Elle ne peut s'accomplir avec autant de raffinement, d'aisance et d'élégance, avec autant de "douceur, de calme, de respect, de modestie et de déférence" [7]. Une révolution est une insurrection, l'acte de violence par lequel une classe renverse le pouvoir d'une autre classe. La révolution à la campagne, c'est celle par laquelle la classe des paysans renverse le pouvoir de la classe des propriétaires féodaux. »

Mao affirme un radicalisme sans concession : *« Les paysans se divisent en trois catégories : paysans riches, moyens et pauvres… Les seuls qui aient lutté pendant ce dur et obstiné combat qui se poursuit à la campagne sont les paysans pauvres. Depuis la période clandestine jusqu'à la période ouverte, ce sont eux qui ont lutté là-bas ; si l'on a organisé, ce sont eux qui ont organisé là-bas ; si l'on a fait la révolution, ce sont eux qui l'ont faite là-bas. Eux seuls sont les ennemis mortels des*

tuhao et des lieshen , et s'attaquent sans la moindre hésitation à leurs bastions. Tout le travail de démolition a été réalisé uniquement par eux ». Et Mao parle de « *la classe dirigeante des paysans pauvres* » [8].

Tout ce passage sera, dans les écrits publiés dans les années cinquante, supprimé ou refondu. Il manque certainement de nuance. Plus tard, Mao développera un ensemble plus complexe d'analyses sur la paysannerie et les tâches révolutionnaires. Mais le « Rapport… » doit être lu dans son contexte. Mao écrit sous le feu des mobilisations de masse. Il se heurte aux cadres du PC qui savent bien que rien n'effraie plus la direction du Guomindang que cette levée populaire qui embrase les campagnes et, bientôt, Shanghai.

On retrouve ce sens de l'initiative, de l'engagement qui caractérise Mao. Il deviendra maître dans l'art du compromis. Mais il ne subordonne pas ses choix à ceux de Moscou. Il appelle à la révolution agraire alors que Staline envoie d'URSS un télégramme enjoignant aux communistes chinois de la suspendre et de modérer les mouvements paysans pour préserver l'alliance avec le Guomindang [9].

Pouvoirs politique, religieux, familial et marital

Les choix sont tranchés : du côté des notables et des possédants avec la direction du Guomindang, ou du côté du soulèvement de masse. Hésiter, c'est se passer la corde au coup. Le radicalisme de Mao, en cette année cruciale, est profondément révolutionnaire. Il s'exprime d'ailleurs sur tous les plans. Le « Rapport… » comprend un chapitre consacré à la description du « *Renversement de l'autorité clanique (pouvoir du temple, des ancêtres et des anciens), de l'autorité religieuse (pouvoir de l'esprit protecteur de la cité et des esprits locaux), et de l'autorité masculine du mari* ».

Mao dénonce « *ces quatre formes de pouvoir — politique, religieux, familial et marital — (qui) représentent l'ensemble de l'idéologie et des institutions féodales et patriarcales, et constituent les quatre énormes cordes qui lient le peuple chinois, surtout les paysans* ». Tout en maintenant le thème du renversement du pouvoir marital, Mao retouchera ici aussi ses propres écrits avant leur republication, retirant les formules originales, par trop osées : « *Au point de vue sexuel (les femmes paysannes) ont également pas mal de liberté. Dans les villages, les relations triangulaires et multilatérales sont presque universelles parmi la paysannerie pauvre* ». La révolution permettra le renversement des « *notions unilatérales de chasteté* » [10]. Le thème anticonfucéen de l'égalité des sexes et de la liberté individuelle traverse d'ailleurs les écrits du « jeune Mao » [11].

La veine révolutionnaire de Mao se révèle et s'affirme avec force durant cette période charnière. Il n'est pas prisonnier d'un travail au sommet dans le PCC ou le Guomindang. Il est directement confronté au potentiel immense, à la puissance d'une véritable mobilisation en masse des couches exploitées. Il intègre à sa réflexion le poids décisif de la paysannerie dans le monde chinois.

[…]

Premières leçons sur le travail paysan

La mise au point de la « ligne de masse » tente aussi de répondre aux difficultés du travail rural. Le mouvement communiste s'enracine, pour la première fois durablement, dans la paysannerie. La direction maoïste prend progressivement la mesure de la complexité sociale et culturelle du monde rural. Elle accumule une expérience nouvelle. Les premières réformes sont extrêmement radicales. A partir de 1929, des correctifs successifs sont introduits dans la politique agraire au cours d'un long processus de mise au point où se mêlent les leçons de l'expérience, le contrecoup des politiques changeantes du PCC, le poids de la situation politique. En 1933, Mao publie un petit essai sur la stratification de la paysannerie, où il présente une classification systématique du propriétaire

foncier, paysan riche, paysan pauvre, et ouvrier [12]. Progressivement, la direction maoïste prend la mesure du problème que pose le paysan moyen dans de nombreuses régions de Chine.

La redécouverte par Mao de la paysannerie, en 1926, n’est donc que le début d’un long processus. Il a fallu apprendre à connaître de l’intérieur le monde rural. Mao admet que ce ne fut pas facile, dans un entretien avec des représentants de partis latino-américains, en 1956 [